

L'Université en mutation : une chance pour l'hispanisme ?

FRANÇOISE MOULIN CIVIL

*(Professeure de littérature et civilisation de l'Amérique Latine,
ancienne présidente de l'université de Cergy-Pontoise)*

Préambule

Il n'est peut-être pas indifférent, en préambule, de préciser d'où je parle et au nom de quelle expérience de terrain. Si, assurément, je m'exprime en tant qu'hispaniste et enseignant-chercheur – double qualité qui me définit avec grande justesse –, je m'exprime aussi à la lumière de ma toute récente expérience de présidente d'une université pluridisciplinaire d'Île-de-France, une université dite « nouvelle », à la fois menacée et stimulée par un contexte de rude concurrence et donc pour laquelle la réflexion sur une offre de formation toujours plus innovante, toujours plus attractive, et pour tout dire non sclérosée ni arc-boutée sur de véritables ou prétendues frontières disciplinaires, est devenue une question de survie en termes d'essor et de rayonnement. Les universités de territoire, de proximité... quel que soit le nom qu'on leur donne, ont relevé depuis longtemps le défi de la transversalité et de la transdisciplinarité. En effet, reproduire en l'état ce qui fait en quelque sorte la « force tranquille » des universités pluriséculaires pouvait conduire ces universités à devenir subalternes. Le choix de l'innovation s'est donc tout naturellement imposé à elles, en particulier celui qui a consisté, dans les équipes de formation et les équipes de recherche, à repousser les limites disciplinaires. Ce travail de fond dans le sens de la transdisciplinarité a fait florès. Fondé sur l'échange des connaissances et des méthodes, sur la mutualisation des savoirs entre plusieurs disciplines, il produit un enrichissement mutuel pour le plus grand bénéfice des étudiants et des équipes pédagogiques. Il s'est considérablement développé dans les dernières années, dans toutes nos formations, y compris dans les plus professionnalisantes où se croisent forcément compétences transversales, savoirs et savoir-faire issus de plusieurs disciplines, capacités diverses. En ce sens, la transdisciplinarité se mue en laboratoire fécond pour tous les apprentissages.

Pour situer mon propos, voire mes propositions, sans doute est-il aussi utile de broser à grands traits quelques éléments de contexte, certes connus de nous tous mais susceptibles de montrer en quoi la recomposition en cours du paysage français de l'enseignement supérieur et de la recherche ne reste pas sans effets sur la nécessaire reconfiguration de notre discipline ou,

plus exactement, de nos disciplines. Cette recomposition à l'œuvre s'inscrit d'ailleurs dans un système déjà caractérisé par la juxtaposition, voire la superposition de plusieurs types d'institutions – puisqu'à côté des universités existent d'autres formes d'établissements (les écoles en particulier) et des organismes de recherche. Or on voit bien que, malgré un éloignement historiquement marqué et entretenu, ces établissements sont en train d'opérer des rapprochements et de développer des activités communes, en formation comme en recherche.

On aura aussi remarqué que les politiques publiques, menées depuis presque deux décennies, ont eu pour effet de faire évoluer significativement l'enseignement et la recherche en France et que ce processus s'est fortement accéléré dans les dernières années, en particulier lors de la dernière mandature. Pour mémoire : 2005, la loi sur la recherche et le lancement officiel des Pôles de Recherche et d'Enseignement Supérieur (PRES) ; 2007 : la loi sur les Libertés et Responsabilités des Universités (LRU) ; 2008 : le Plan Campus ; 2010 et 2011 : le Programme Investissements d'Avenir (PIA), en particulier à travers les Laboratoires et Équipements d'Excellence (LabEx et EquipEx) ainsi que les Initiatives d'Excellence (IdEx). L'évolution ne passe pas inaperçue : des PRES, des IdEx, des regroupements, parfois des fusions (Strasbourg, Marseille, Lorraine, bientôt Bordeaux). Se met ainsi en place une nouvelle carte universitaire où émergent des sites identifiés comme remarquables, souvent pluridisciplinaires et dont les objectifs avoués sont, d'abord, d'être internationalement visibles dans un paysage universitaire nécessairement mondialisé et, ensuite, de simplifier – au moins numériquement – le réseau national des universités.

On peut certes voir cette recomposition à marche forcée comme la fin du monde universitaire tel que nous le connaissons (en oubliant ce faisant que nous sommes le énième avatar d'un modèle qui ne cesse, depuis le Moyen Âge, de se reconstruire et se régénérer !) Mais on peut aussi la voir – dès lors que le mode d'organisation de ces nouveaux établissements sera clarifié et arrêté – comme une chance. Après tout, l'université est un organisme vivant dont on aurait tort de penser qu'il ne peut s'épanouir que dans l'immobilisme.

À ces éléments de contexte structurel et conjoncturel, il convient d'ajouter des éléments de conjoncture : les contraintes budgétaires, voire les coupes (toujours sombres), ne restent pas sans effets non plus sur l'organisation des formations et sur la priorisation des choix, sur la fermeture parfois programmée de formations à faibles effectifs ou considérées comme ancillaires.

Enquête de terrain

Dans ce contexte mouvant et incertain, quelle place est-elle laissée à l'enseignement de l'Espagnol ? Quelle visibilité pour une discipline qui a une histoire, qui a connu déjà des évolutions et qui, de toute évidence, doit se chercher un avenir ? Pour tâcher de répondre à ces interrogations, j'ai produit un questionnaire que j'ai soumis à quelques collègues¹. Ce questionnaire, le voici :

- 1) Les évolutions institutionnelles des dernières années (regroupements d'établissements, PRES, LabEx, IdEx, etc.) vous paraissent-elles de nature à modifier l'enseignement de l'espagnol ?
- 2) Si oui, cela vous paraît-il dommageable ou, au contraire, stimulant ?
- 3) Avez-vous mis en place ou dû mettre en place des enseignements transversaux ?
- 4) Si oui, à quel niveau ? De quelle nature sont ces enseignements ? Avec quelle(s) autre(s) discipline(s) sont-ils croisés ?
- 5) Les enseignements d'Espagnol – langue de spécialité – vous paraissent-ils en recul par rapport aux enseignements de langues véhiculaires ? Cela s'est-il accentué dans les dernières années ?
- 6) Quel avenir vous semble être réservé à l'enseignement de l'Espagnol dans votre université ?

Je n'exposerai pas ici l'intégralité de leurs réponses ; en revanche, je m'appuierai sur l'expérience mais aussi sur les perceptions et les inquiétudes que ces réponses traduisent majoritairement, même s'il en est qui affichent une très grande lucidité par rapport à la nécessité d'évoluer et une très grande confiance en notre capacité collective à réussir le dépassement des frontières disciplinaires. À cet égard, il ne semble pas inutile de rappeler que nous sommes déjà dans un système de grand brassage disciplinaire. Enseigner l'Espagnol, c'est enseigner la civilisation, la littérature, la langue, les arts, etc. J'y reviendrai.

¹ Outre qu'il s'agit là d'un panel « amical », j'ai essayé – autant que faire se pouvait – de varier davantage les types d'université et les responsabilités exercées (jurys de concours, CNU, charges administratives) que les spécialités proprement dites (encore qu'il y ait autant de littéraires que de civilisationnistes). Que soient sincèrement remerciés ceux qui se sont prêtés au jeu du questionnaire : Sylvie Bouffartigue (MCF, Savoie), Marie-Claude Chaput (PR, Paris Ouest-Nanterre-La Défense), Araceli Guillaume Alonso (PR, Paris Sorbonne-Paris 4), Michèle Guicharnaud-Tollis (PR, Pau et Pays de l'Adour), Sandra Hernandez (MCF HDR, Nantes), Clémentine Lucien (MCF, Paris Sorbonne-Paris 4), Philippe Meunier (PR, Saint-Etienne), Isabelle Rouane (MCF, Aix-Marseille), Mercedes Yusta (PR, Paris 8-Vincennes-Saint-Denis).

Pour chacun des trois binômes de questions (1-2, 3-4, 5-6), je procèderai de la même façon. À partir du constat et des retours d'expérience, seront abordées les quelques pistes d'évolution qui ont pu être trouvées ici et là, ajoutant à tout cela mes propres commentaires.

Premier binôme

1. Les évolutions institutionnelles des dernières années (regroupements d'établissements, PRES, LabEx, IdEx, etc.) vous paraissent-elles de nature à modifier l'enseignement de l'espagnol ?
2. Si oui, cela vous paraît-il dommageable ou, au contraire, stimulant ?

Les avis sont pratiquement unanimes. Les évolutions structurelles de nos établissements, les réorganisations institutionnelles semblent peser davantage en recherche qu'en enseignement et affecter surtout les niveaux Master et Doctorat, plus que le niveau Licence. On pointe pourtant des risques de pertes de formation de spécialité, à savoir les formes dites « classiques » et cela, de façon plus spectaculaire dans les universités de petite et moyenne taille que dans les grosses universités où la tradition de l'hispanisme est historiquement ancrée. Cette menace de disparition progressive est souvent liée à celle qui concerne, plus généralement, les Sciences Humaines et Sociales mais sans que s'établisse toujours très clairement – en tout cas dans les témoignages collectés – de lien direct entre recomposition du paysage universitaire et modification de l'enseignement de l'Espagnol. Quoi qu'il en soit, des mutualisations ont déjà été opérées pour remédier à cette désaffection ou dilution entre départements d'une même université ou entre sites (le cas des préparations à l'agrégation est à cet égard parlant puisque souvent elles ont été régionalement regroupées).

Sans doute est-il alors urgent – aux niveaux M et D– de faire reconnaître ou de conforter l'hispanisme dans les équipes transdisciplinaires telles que les PRES ont pu les favoriser (mais pas seulement), de le penser aussi davantage adossé à la recherche. En effet, les nouvelles structures mises en place s'appuient fortement sur cette adéquation étroite entre enseignement et recherche et il semble vital de tout mettre en œuvre pour irriguer de façon permanente nos enseignements par une recherche forte et reconnue si l'on ne veut pas (et on ne le veut pas !) que l'hispanisme soit considéré comme une semi-discipline, voire une sous-discipline. Par une formation mieux adossée à la recherche, l'hispanisme peut sortir du lot et se démarquer d'autres langues qui se pensent plus utilitaires. Cela veut dire qu'il faut échapper au schéma d'un enseignement de l'espagnol en grande partie fondé sur l'acquisition

de compétences linguistiques et saupoudré de littérature, de culture et de civilisation. Ce schéma est certes nécessaire mais non suffisant. Si nous nous imposons à nos collègues par une recherche dynamique, visible, structurée, cohérente, alors nous œuvrerons pour une meilleure reconnaissance de nos formations.

Dans cette perspective, on aurait tort de considérer l'optique transdisciplinaire comme négative. Il nous appartient de ne pas la subir ou de ne pas en faire un choix par défaut. Il peut être au contraire stimulant d'être confronté à d'autres disciplines et d'autres méthodes, soit par le biais de l'élargissement de l'équipe de formation (par exemple, en travaillant en étroite collaboration avec des historiens, des linguistes, des spécialistes de littérature française ou d'autres littératures, des juristes, des géographes...), soit par celui de l'accueil d'étudiants venant d'autres disciplines et qui ont forcément un regard neuf et curieux sur la nôtre. De ce point de vue-là, nous pouvons éviter la satellisation de nos enseignements, leur dilution ou, pire, leur disparition, en les remettant au centre, en partant de nos propres forces, en étant proactif et en favorisant la venue à nous d'autres disciplines au lieu de laisser s'orchestrer, à notre corps défendant, la dispersion, en travaillant aussi en solidarité avec les disciplines que nous sentons comme étant les plus connexes.

Deuxième binôme

3. Avez-vous mis en place ou dû mettre en place des enseignements transversaux ?
4. Si oui, à quel niveau ? De quelle nature sont ces enseignements ? Avec quelle(s) autre(s) discipline(s) sont-ils croisés ?

Là aussi, les réponses à ces deux questions tout à fait complémentaires sont assez unanimes. La transversalité est une réalité – souvent assumée, voire désirée – de nos enseignements. Les exemples fournis par les collègues consultés concernent principalement le niveau Master et indifféremment les types de masters (Éducation et Formation, Recherche, Professionnels). Il y a concordance à dire que les masters ont été généralement conçus de manière transdisciplinaire (en particulier lorsqu'existe un tronc commun), certes à partir d'obligations de mutualisation des moyens (financiers et/ou humains) mais aussi de choix stratégiques de transversalité : Histoire et Civilisation, Littératures, Études de genre, Arts et Patrimoine, etc. Cette volonté de partage se retrouve très clairement au sein des formations doctorales, en particulier dans les enseignements méthodologiques ou relatifs à l'acquisition de nouveaux outils.

Plus intéressants à constater et à commenter paraissent être l'augmentation et même le véritable essor des bi-licences ou des formations bi-langues. Certaines existent depuis longtemps (en général avec le Droit et l'Économie), d'autres sont activement créées depuis quelques années et concernent l'appariement de l'Espagnol avec le Français, l'Histoire, d'autres langues...

Si l'on peut dire – parfois avec amertume – que la nécessité fait loi, force est de constater que, là, ces choix sont sentis comme vitaux pour notre discipline de référence, que celle-ci n'en est pas diluée pour autant, qu'elle se trouve même à égalité de traitement et de considération avec la discipline dont elle partage la souveraineté. Appuyons-nous donc sur ce constat que l'élargissement des frontières disciplinaires est déjà à l'œuvre et que les causes en sont multiples, allant de la simple mutualisation des forces et des coûts (ce n'est pas un péché en soi !) jusqu'à la volonté déclarée d'ouvrir l'horizon culturel et scientifique de nos étudiants, de favoriser même leur insertion professionnelle (cela non plus n'est pas un péché, au contraire !)

Troisième binôme

5. Les enseignements d'Espagnol – langue de spécialité – vous paraissent-ils en recul par rapport aux enseignements de langues véhiculaires ? Cela s'est-il accentué dans les dernières années ?
6. Quel avenir vous semble être réservé à l'enseignement de l'Espagnol dans votre université ?

À une exception près où l'on note des effectifs constants dans la filière LLCE, cette dernière est en nette perte de vitesse. L'expression de « chute libre » est même revenue plusieurs fois dans les réponses. Cela a des répercussions non négligeables, parfois dramatiques, dans certaines universités de petite et moyenne taille, sur l'aval, à savoir les masters recherche. Cette désaffection pour la filière classique profite à la fois à la filière LEA – qui accueille des effectifs croissants – et aux enseignements d'Espagnol, non plus langue de culture mais langue véhiculaire ou langue de communication. Sans doute convient-il, plutôt que de simplement s'en offusquer ou se lamenter, d'en comprendre la signification, en particulier de prendre acte du changement radical des attentes de nos étudiants, obsédés à juste titre par les débouchés qui s'offrent à eux. Il n'est pas choquant d'être dans l'obligation d'adapter nos enseignements aux nouveaux publics et à une nouvelle donne, d'inventer de

nouvelles façons d'enseigner l'Espagnol, qui soient plus en phase avec les besoins et les réalités du monde actuel et dans une perspective plus franchement transdisciplinaire et ouverte. Il ne s'agit évidemment pas de renoncer à l'enseignement de l'Espagnol comme langue de culture mais de savoir l'entourer d'enseignements complémentaires et croisés, susceptibles de former des jeunes peut-être plus souples, plus aptes à se mouvoir dans un monde précisément mouvant dans lequel l'adaptabilité est devenue vertu. L'une des collègues interrogées faisait justement valoir que notre ambition, voire le défi que nous avons à relever, était de valoriser la LLCE comme parcours d'excellence au sein des humanités en montrant les atouts, en cessant de la lier indissolublement à un seul débouché qui seraient les concours d'enseignement. Et il est vrai que les entreprises recrutent de plus en plus de profils littéraires ou pluridisciplinaires, susceptibles de savoir lire, écrire, analyser, rédiger, faire une synthèse, etc. Dès lors, LEA et LLCE peuvent être entendues comme deux voies différentes mais répondant, chacune à leur manière, aux enjeux sociétaux d'aujourd'hui. Relever le défi de rénovation de la LLCE permet en outre de sortir d'un système d'autoreproduction où les enseignements disciplinaires (et donc les maquettes) ont souvent été conçus dans une seule logique qui est celle des concours. La LLCE a tout à gagner à se diversifier. Certaines universités ont d'ailleurs largement entamé la réflexion en créant des parcours comme traductologie, médiation culturelle, journalisme, etc. La LLCE a tout à gagner également à rendre visibles toutes ses finalités professionnelles.

En guise de conclusion

On l'aura compris, je suis une farouche partisane du décloisonnement disciplinaire et de la mise en place de schémas intégrateurs – qui sont précisément l'inverse de la désintégration –, schémas où prévalent la fluidité des savoirs et des pratiques, l'échange de connaissances et de méthodes. La défense de notre discipline – dont nous pouvons être fiers à bon droit – ne passe pas par le repli disciplinaire (je pourrais utiliser ici l'image des dangers de tout communautarisme... si je ne craignais d'être par trop provocatrice !). À cet égard – et c'est l'une de mes interlocutrices qui pose ainsi la question –, l'hispanisme constitue-t-il une discipline ? N'est-il pas plutôt un champ disciplinaire où sont à l'œuvre, où s'entrecroisent et s'enrichissent mutuellement toutes sortes de savoirs, de savoir-faire, voire de savoir-être ? Ne sommes-nous pas, chacun et tous ensemble, des historiens, des civilisationnistes, des linguistes, des littéraires, des historiens d'art, des spécialistes de l'image, etc. ? Ne sommes-

nous pas déjà acteurs d'un vaste système de brassage disciplinaire dans lequel se côtoient hispanistes, américanistes, lusistes, catalanistes, romanistes, arabisants, médiévistes, siglodoristes, dix-huitiémistes, contemporanéistes... ? Ce pourrait constituer une faiblesse. C'est au contraire une force. Notre principal défi consiste à savoir faire reconnaître ce caractère génétiquement interdisciplinaire, voire transdisciplinaire, de notre hispanisme et notre faculté éprouvée à savoir utiliser des outils divers.

Notre appartenance à l'espace européen de l'enseignement supérieur et de la recherche (et je ne me réfère pas aux seuls ECTS et à Bologne) et, au-delà, notre appartenance à l'espace mondialisé de la connaissance, nous font l'obligation de penser notre champ disciplinaire hors de frontières trop étroites et, par là même, stérilisantes, de concilier formation humaine (au sens plein d'humanité) et professionnelle. Ce sera une manière de cesser de considérer les évolutions, voire les bouleversements, de notre paysage familial, comme des impondérables, pire comme des cataclysmes, et de les envisager au contraire comme des stimuli propres à nous remettre sainement en question.